

CARNAVAL

HECTOR MATHIS



CARNAVAL

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2020
ISBN : 978-2-283-03225-1

À Chloé



Minute ! Mon ordonnance ! J'ai dû l'oublier à la consultation. Dans mes poches, peut-être ? Non. Oh j'ai pas la force d'y retourner, ça non. Pas là-bas. Non non, pas ça. Pas là-bas. Et à l'arrière ? Toujours pas. Comment j'ai pu la laisser filer ? ! Je suis pourtant si précautionneux avec ces documents-là ! Ah ! Ça me revient, enfin je crois. Poche intérieure ! Et non. Cette fois je suis bon pour le demi-tour. Si ! Ça y est ! La voilà ! Enfin, la voilà ! Je m'évite une tremblote ! Et quelle tremblote ! Oh c'est pas le trajet qui m'effraye, non, c'est le spectacle. Ce qu'il y a de pire avec les hôpitaux c'est que ça vous oblige à prendre le futur pleine poire. Vous pouvez pas refuser la vision, condamné à la voyance que vous êtes ! Tous les stades de votre maladie étalés dans une salle d'attente et vous encore au tout début. Vous plus deux, plus cinq, plus dix et plus vingt ans. Elles sont là les

visions, en chair et en glaviots, des paquets de nerfs sur fauteuils. Voir l'avenir c'est un fléau, sûrement pas un don ! Là-bas j'entends chaque grognement. Je suis tout à fait silencieux, faut dire, tellement je suis terrifié. Je les entendrai baver. Tout fon-fon qu'ils sont, à peine foutus de fumer lorsqu'ils sortent du pavillon. Et qui marmonnent des toubiberies qui les font paraître plus perchés encore ! Valétudinaires dégueulasses ! Veulent tous la renommer leur maladie, se l'approprier pour se distinguer. Z'ont l'angoisse du commun alors ils s'y précipitent. Au fond ils n'y comprennent rien, être malade c'est d'une banalité abyssale, c'est comme la mort. Ça ne fait pas de vous un être exceptionnel. Au contraire. C'est bien ça qui est terrible, même avec cette garce aux chevilles, vous n'êtes pas plus que les autres. Ils coulent, les patients. Se répandent sur leur chaise. En flaque ! Personne se rappelle. Service propreté. Le chariot arrive. On vient nettoyer. Le bonhomme qu'a fondu. Dilué dans l'eau ! Savonné ! Pour l'hygiène. Toujours pas un gars pour s'interposer. Ça fait si longtemps qu'ils attendent. Ils savent plus. Y avait un type. Il est plus là. Sûrement parti, qu'on se rassure. Chacun recroquevillé sur sa souffrance. La serpillière s'agite. Ah, je suis bien

soulagé, de ne pas y retourner. Ça m'aurait fait rater la tombée de la nuit, en plus du reste. À cette heure-ci le crépuscule transpire sur les toits. Les feux se reflètent sur les troncs, les lampadaires sur les feuilles et les enseignes sur les peaux. Des couleurs, on n'en manque pas dans le coin. Le ciel fait comme une épaisse neige. Fragmentée. Laisant filtrer un drôle de bleu. Grave. Profond. Virant noir par endroits. Tout le contraste est pour lui. Le voilà qui plonge le soleil dans le lointain, qui fait déborder les ombres. Il y a des airs d'avant-monde ce soir, de nuit des temps.

Dehors la nouvelle agitation prend forme. La plupart des voitures remontent la rue vers le centre. Des jeunes, des moins jeunes, barbus, rasés, casquettes ou cheveux longs, qui donnent dans « l'ma gueule », dans « l'poto », chargés dans des épaves, des carcasses rutilantes, coudes aux fenêtres, regards dehors, droit dans le passant, défiant le commun, résolument prêts pour la seule aventure qui soit : le samedi soir. Toute l'époque est là ! Moi je descends. Déjà dix-neuf heures trente. Totor ne va pas tarder. Arpentant le trottoir, je ne fais que ressasser. J'ai foutu le camp d'avec ma Capu il y a bientôt huit mois. Le jour où j'ai appris pour la maladie. Maintenant

j'en suis revenu de ma crise de solitude. Depuis je la cherche. Elle a disparu. Je l'avais laissée à Amsterdam, entourée d'amis. J'y suis retourné, j'ai questionné Lariol, notre ancien à nous, le p'tit Max aussi et même les gens qui nous louaient la chambre. Aucune trace de la même. À tous j'ai laissé un numéro. Celui du téléphone que je me suis acheté exprès pour qu'elle puisse me joindre. Qu'ils lui donnent le moyen de me contacter si elle réapparaît. J'ai des rabatteurs partout. Des regards sur chaque pierre de notre voyage mais aucune information. Même Benji n'a rien su me dire. Je l'ai retrouvé en pleine grisâtre, Benji, alors que je cherchais Capu, revenant sur les lieux que nous avions fréquentés. Il était pourtant avec elle quand je me suis tiré. Ça a déclenché de longues explications sur mon départ mais aucune à propos de ma douce. Capu m'aimait, elle avait longtemps pataugé dans la disparition, invoquant les forces du p'tit Max et de Benji. Après m'avoir cherché dans toute la ville, ils s'étaient rendu compte que j'avais volontairement foutu le camp. Perplexe et fauché, Benji était retourné à ce qu'il connaissait : la banlieue. Capu lui avait dit qu'elle ne savait pas où aller mais que ça n'avait pas d'importance. Les paupières gonflées de chagrin, ils

s'étaient séparés ainsi. Depuis, rien... J'ai voulu foutre le camp et voilà ce qui arrive ! Capu introuvable ! C'est inédit une situation pareille ! Perdre complètement la trace de quelqu'un, à une époque où il est si difficile de ne pas être joignable... À Benji aussi j'ai laissé le numéro, d'ailleurs. Même Totor, je l'ai mis au parfum ! Je lui ai tout décrit la Capu jusqu'aux grains de beauté. Je lui en parle beaucoup. Je suis semblable à ces marcheurs paumés qui fabriquent des obsessions, qui causent à leurs pieds, toujours de la même chose. Voilà que j'arrive au café à force de marmonner. Totor n'est pas encore là. Il a souvent du retard. Moi je ne commande rien, je me contente de m'installer. Il est plein de conversations, le café. La plupart sur le dernier thriller à l'affiche. Faut dire que le cinéma vient s'échouer sur la terrasse. Il finit presque dans les chaises, seul un mur très fin sépare les deux lieux. On comprend aisément que les échos se propagent. Déçus par le scénario, impressionnés par les effets, bouleversés par un second rôle. Assis à ma table j'en écoute plusieurs. Ça fait des pauses dans le tourne-en-rond que je me trimballe. Totor ne va pas tarder, c'est lui qu'a décidé du lieu. Ah, c'est pas un vénère Totor, il a du mal sur les horaires.

Enfin je comprends pourquoi il me donne souvent rendez-vous dans ce café-là. L'adore ça, Totor, le cinéma. L'irait pour un rien. Il a toujours un film à raconter, toujours une scène à sauver de l'oubli. Quand il arrivera il n'y manquera pas. Il m'en racontera une, c'est certain. Quarante-cinq. Je m'ennuie déjà. Je trépigne. Les terrasses m'impatientent. Capu comprenait ça très bien. Elle n'insistait jamais pour rester. Dès que j'avais la bougeotte, elle proposait qu'on s'en aille. En posant les yeux sur le trottoir d'en face j'aperçois un type suant abondamment, réfugié contre une façade, sautant sur sa béquille de temps à autre pour se déplacer. Il grogne, il râle, son visage se tord, il peine, il souffre comme un cheval. Englué dans le pavé, il avance si douloureusement que je décide de l'aider. Je traverse le boulevard et lui propose mon épaule. Il accepte en s'excusant. Il est trempé, son torse dégouline et son front aussi. Il se concentre sur le sol, il ne me jette pas un regard. Essoufflé, du scotch sur les branches de ses lunettes, il continue à s'excuser en réunissant toutes ses forces pour faire le moindre pas. « C'est la sclérose, c'est-c'est la sclérose que j'ai, je suis désolé. » Ça pour une coïncidence ! Voilà mon jour de chance ! Je vais bien me garder de

lui dire que j'en suis, les clubs commencent comme ça. Il s'appuie sur moi et nous continuons en direction des ruelles. Péniblement. « At-attention au trottoir, j'ai du-du mal avec les trottoirs comme ça. » Je me plie à son rythme. On franchit le caniveau et le voilà qui se met à causer beaucoup plus. Il lâche le morceau, tout le morceau. Pièce du boucher. Saignante. « J'étais u-urgentiste. Pour passer les diplômes il fallait faire le vaccin, con-contre l'hépatite. Oui, l'hépatite, c'est ça. J'ai une sclérose, maintenant. Oh ça fait, oui ça fait qua-quatorze ans maintenant. Mais je vais écrire au président. Je vais lui écrire. Au pré-président. Ou à la ministre. Tenez, j'habite là, au neuf très-très exactement. » Le numéro neuf est encore loin. Surtout à l'allure à laquelle on foule le goudron. Un scléreux, il fallait que je tombe sur un scléreux. Me voilà à nouveau en pleine voyance ! Mais cette fois-ci la vision a quitté l'hôpital, elle me hante jusqu'à mes quartiers. Elle m'arrache du temps des diabolos. Le scléreux poursuit sa pièce, désormais bien lancé. Il se goinfre de misère. « Plus-rien à faire, me dit le neurologue. Les traitements peuvent plus rien. Oh j'ai-j'ai tout essayé comme trai-traitement. Inefficaces ! Tou-toutous ! At-attendez, non ce n'est pas cette porte.

Oh n-non ! Me-merde ! Et la mémoire qui pa-part en... J'allais dire en couille, excusez-moi, mais c'est l'cas. Oh c'est de leur faute, o-o-oui j'ai fait ce vaccin, je leur avais dit que c'était de la merde mais j'étais obligé pour pa-passar mes diplômes. Alors j'ai di-dit oui, comme un con ! Un vrai c-con ! Mais quel c-c-con ! Je peux même plus marcher seul. Excusez-moi. Vraiment, mais là... J'en ai gros. Très-très gros ! » On s'arrête une minute. Il sort un mouchoir de sa poche et s'essuie le front frénétiquement. On s'apprête à repartir quand il se bloque à nouveau, s'excuse, enlève ses lunettes et s'essuie tout le visage cette fois. Tellement qu'il se mélange la figure à l'éponger de la sorte. « Lunettes de me-me-merde, elles sont cassées. Vous voyez le scotch. J'y vo-vois plus rien. Désolé. Je me rappelle maintenant c'est au sept. Au sept que je suis bête. Ah je vous fai-fais perdre votre temps. Merci. Si seulement je pouvais me débrouiller. Je ne peux plus sortir seul ça me fai-fait chier ! Avant je lisais beaucoup. Du fantastique. Mes Allan Poe, ou-ou-ou est-ce qu'ils sont maintenant, je sais même plus. À cause d'un pu-putain de vaccin cette maladie de merde. Je leur avais dit que ça allait me refaire une poussée. Je leur ai dit vous passerez

me voir une semaine après, dans quel état je se-serai ! Ah, ils ne sont pa-pa-pas passés ! Et après ils ont dit que c'était pas de chance. Ah j'en ai marre, ma-ma-marre. Il m'a fait une lettre pour que j'habite ailleurs, le neu-neurologue. Je veux plus habiter ici, rue des Noyers. Et ben tou-toujours rien. » Il bafouille de colère et de honte, le scléreux. Il n'en peut plus de cette honte qu'il frotte aux façades pour ne pas s'effondrer. On est au sept. Par chance quelqu'un sort. Le digicode aurait été une épreuve de plus. Il s'accroche bien à moi et me demande de grimper l'escalier. « Je veux plus habiter ici, au deuxième étage, sans ascenseur. On me dit que c'est co-comme ça. » Je lui demande s'il est seul, un peu pour comprendre et aussi pour mes pronostics. Difficile de ne pas plonger dans le marc de café une fois qu'on l'a devant soi. Est-ce moi plus dix, moi plus quinze ? J'espère vingt, trente, le maximum. « Oui, seu-seul. Je vis seul. » Nous voilà à la porte. J'ai terriblement envie de foutre le camp. J'attends qu'il mette la clé dans la serrure et je m'en irai retrouver Totor immédiatement. Pas de café, même s'il me propose. Je ne veux pas savoir, moi, comment il est son intérieur, ce qu'il souffre dans son appartement et le reste. Fini la voyance, terminé ! « Vou-vous

voulez entrer ? Prendre un café ? » Le scléreux m'ouvre grand la porte. Je refuse poliment, lui dis que je suis pressé, que j'ai un ami qui m'attend. Sans me retourner je devale les marches et l'entends s'excuser une dernière fois avant de pousser la porte de l'immeuble.

Il m'a foutu le cafard, le scléreux. Décidément je n'en sors pas. Je me sens foutu. Je repense à quand tout a vrillé. Et quand j'ai revu des proches après. Ce que j'ai été triste le jour où mon œil a tellement foiré que je ne voyais plus le visage de Capu. Ça m'a foutu en l'air ça. Comme de carrément tout perdre. Ça m'a fait comme si j'étais déjà mort pour tout dire.



Je reprends assez vite mes esprits, j'ai l'habitude faut dire, de passer de l'abîme aux papillons, des hôpitaux aux cinémas en quelques secondes. Le grand écart ne me paraît plus si curieux qu'au début. De toute manière j'ai comme un bourdonnement en permanence. J'ai de la mort dans l'oreille. Qui ne s'arrête pas de beugler. Quand je ris, quand je marche, tout le temps ! Je n'arrive pas à le cacher, l'acouphène du foutu. Ça me fait froncer les sourcils à peine éveillé. Je suis presque arrivé à la terrasse. Ma table est prise par un petit couple et deux monacos. Totor n'a pas dû m'attendre, il a sans doute pensé que je m'étais impatienté. Que je suis parti en colère à cause de son retard à lui. On devait parler de son scénario. Il veut se mettre au court métrage, baigner dans la pellicule. Il avait commencé à m'en parler la dernière fois, mais cette fois il est bouclé, son scénario. Il voudrait

savoir si son découpage tient la route. Je suis pas le meilleur pour ça mais je me défends, alors il me questionne. Et puis c'est un ami, Totor. Un qui supporte vos délires. À côté le petit couple se chatouille l'âme à grands coups de langue dans la gorge. Des clients bégayent à la vue de l'addition. Je détaille l'avenue. Ah ! Il est encore là ! Scrutant le boulevard à ma recherche. J'hésite à l'appeler. Je n'aime pas crier moi, je trouve ça grossier, j'attendrai qu'il m'aperçoive. Le voilà qui s'avance. Avec son allure de balai de jardin, ses épaules voûtées, ses ressorts dans les semelles et son sourire qui tire à droite. Des reflets roux dans une barbe aléatoire, une calvitie prometteuse et des petits yeux rieurs. Le tout sur un mètre quatre-vingts. Peut-être plus. Tout ça ensemble, ça lui donne une certaine grâce que je n'ai jamais vue que sur lui. Ça le rend tout à fait remarquable. Singulier. Il a la joie qui colle au cul et qu'en démordra pas. Je lui propose immédiatement de marcher. Il ne dit jamais non. Alors on file droit vers la Seine.

Totor me cause, il est inépuisable. Je le sens heureux, enthousiasmé par la marche. Assez vite nous quittons les lieux qui nous sont familiers. On se surprend bientôt à déambuler en plein cœur de la capitale. « Tiens,

Saint-Germain-des-Prés, j'ai pas vu l'temps passer ! » me fait remarquer Totor. Les beaux quartiers, c'est un délire d'anachronismes. Musique à la mode et décoration des Années folles se confondent. Les noms des établissements se découpent en lumière dans les tissus des stores, les restaurants s'étalent sur les pavés, dégueulent nappes et chandeliers jusqu'aux caniveaux. Plus même une miette de trottoir. La rue entière aux omelettes et aux entrecôtes, débordante d'odeurs et de loufiats. Avec Totor on observe les plein-l'oseille. Ils s'étirent en discussions du monde. Ils sont poussifs. Ils ont le verbe gras. Ils évoquent Madrid, New York, Tokyo. Leur ciel n'est qu'un ballet pour long-courriers. Tout paraît lourd et fade quand ils parlent de voyages. Totor veut traverser le quartier pour aller voir la Seine. Sur la route ça grouille de serveurs. Au départ on navigue entre les chaises puis avec eux, sur l'asphalte. Les rares bagnoles qui roulent peinent à se frayer un passage entre le vacarme et les plateaux. La faim nous retourne le ventre, nous. Ça fait bien trois heures qu'on se trimballe à travers les arrondissements. Des faux-filets nous passent sous le nez d'un trottoir à l'autre. Ça sent le thym puis la myrtille, ça n'arrête pas. Je mangerais bien un rumsteck.

Totor aussi. Les cartes sont des réverbères, il en brille tout le long de l'avenue. Il n'y a qu'à s'en approcher. Combien le rumsteck ? Vingt-sept ! On se rabat sur le pouce. Quinze balles le croque ! Avec Totor, on retourne nos poches. Même pas de quoi s'en payer un pour deux. Au milieu de la route, on compte les pièces au creux de ma paume. Dix quatre-vingts. Avec dix quatre-vingts on ne s'assied pas dans ces quartiers-là. Avec dix quatre-vingts on file au nord sans demander le prix de la pinte.

Heureusement Totor sait où trouver des sandwichs abordables, pas loin. Grâce au boulot il connaît tout Paris. Il est livreur à bicyclette. C'est une transition, qu'il dit tout le temps. Mais ça fait bientôt deux ans qu'elle dure sa transition. Il livre des repas de tout genre. En dix minutes garanties. Bœuf à la citronnelle, pizzas orientales, sushis foie gras, toutes les cuisines du globe dans son sac à dos. Typiques, traditionnelles ! Et aussi pas typiques du tout. Fabriquées pour les nouveaux couples, qui veulent du hamburger sans viande rouge, des bières sans alcool et des cigarettes sans tabac. Les nouveaux couples ne cuisinent pas. Totor s'en fout, il pédale dans l'imaginaire et se contente de charger les barquettes puis de les apporter

chaudes si possible. Si ça se trouve il a livré Capu ! Si ça se trouve elle est là, dans la capitale, à quelques stations de métro ! Enfin, Totor ne la reconnaîtrait pas dans l'état où il est après plusieurs courses. À la limite de s'évanouir. Le travail l'épuise, je le sens bien. Pas de prime au kilomètre, ni au risque, pour les heures de pluie. Pas de congé, pas de chômage, que dalle ! Des livraisons périlleuses. Projeté pleine vitesse dans la capitale. Avec rien qu'un blouson logotypé pour résister aux moteurs. Scooters et tacsos qui vous bondissent sur le garde-boue à la moindre occasion. Qui multiplient les assauts. Autant de fauves de carlingue assoiffés de vingt heures. Ils ne louperaient le JT pour rien au monde, ces gens. Klaxons, appels de phare, accélérations et insultes sur les voies de bus, au feu, dans les ronds-points et sur les boulevards embouteillés. Soixante millions d'assassins. Et Totor au milieu. Tout ça pour un loyer. Et encore. « C'est pas grave, moi quand j'roule j'pense au cinéma. » Voilà ce qu'il me répond en haussant les épaules. Ah c'est un alpiniste, voilà qui est sûr, il a le goût de l'altitude en toute situation ! « J'm' imagine des films et j'repère les endroits où faudrait tourner. » Il prend l'époque telle qu'elle est, laissant filtrer le moindre charme.

Il ne saurait pas être malheureux. Je le trouve admirable pour ça. Mais la route c'est son nouvel enfer. Pensant ne rouler que pour lui le voilà tout à fait sous contrôle. Il est encore moins libre que les autres. Ça me chagrine. Il en a un, de patron, malgré ce qu'il prétend ! Et même un plus collant qu'ailleurs ! Son patron c'est le portable qu'il a dans la poche et qui lui indique sans cesse de nouvelles commandes. À tel point qu'il dit travailler quand il veut mais qu'il finit par travailler tout le temps ! Puisqu'elles sont incessantes, les propositions, il ne peut pas toutes les refuser. Il n'en a pas le courage. La tentation est si forte ! Il a des alertes qui lui affolent la cuisse sans arrêt, son téléphone vibre tous les trois pas. La possibilité de gagner un peu plus, rien qu'un peu plus, une dernière course avant de rentrer, malgré la fatigue. Et tout ça dans la poche, accessible en un mouvement de pouce. L'autre jour il a déraillé dans une côte. Trois coups de pédale dans le vide avant de se rendre compte que la chaîne avait lâché. Ça lui a mis cinq minutes de retard et une pénalité sur le taux horaire. La moindre erreur fait chuter la paye. Le smartphone y veille. En permanence. C'est pas terminé l'esclavage ! Rien de plus actuel...

On ingurgite des jambon beurre en continuant à causer. Totor se montre bavard, s'attarde en anecdotes et en rumeurs folles sur chaque rue. Il mélange les siennes et les officielles. En franchissant les arrondissements on pourrait en faire la sociologie. Définir chaque profil de citoyen. D'ailleurs, quel que soit le quartier, bourgeois ou croque-poussière, il y en a très peu, des Parisiens pure souche. On y grandit pas, dans la capitale, on y va pour se fondre dans la modernité. Provinciaux, banlieusards qui grimpent se troquer la peau contre une autre. Lentement la ville les avale. Moi je suis banlieusard à tout jamais. Paris me recrache chaque fois qu'elle tente de m'engloutir. Elle me régurgite. Plus les mois passent et plus j'y songe, à la grisâtre. Dans les moments de découragement je me dis que je ne retrouverai jamais Capu, puis qu'elle ne voudra sans doute plus de moi après un coup pareil ! Alors je pense à retourner dans ma boue natale. À revenir au goudron... Pour l'heure Totor me relance dans l'improbable. Il me parle cinéma, société de production et statuts juridiques ! Il a bien étudié la chose, qu'il me dit ! Dès qu'il aura assez, il se lancera entièrement dans l'aventure. À force de discussions, de rires et de projets

insensés on finit par traverser une bonne partie de la nuit ensemble.

Déjà trois heures. Nous voilà penchés sur la Seine et ses reflets sombres, fracturés par le courant. Elle ressemble à un long drap froissé. Il n'y a plus que nous dehors. Une camionnette de nettoyage fait voler la poussière sur le pont. Le petit personnel commence à sortir des ténèbres. Casques de travail et gilets fluo se multiplient rapidement sur le bitume. Les poubelles se vident, les voix éclatent contre la pierre et la brosse de la laveuse frotte le goudron. Le grand chantier débute. Dans ces heures-là se pratique aussi la chirurgie. Des types éventrent le sol pour en recâbler les intestins. Les croque-poussière remettent le cirque à flot, avant la représentation suivante. Livreurs, éboueurs, balayeurs, laveurs de carreaux, magasiniers, électriciens, égoutiers ou préparateurs de commandes. Plus les villes sont captivantes plus les rouages sont malmenés. S'il n'y a plus de rêve possible pour les pauvres, c'est qu'ils ont toujours les métiers des coulisses. Ceux qui vous font voir l'envers du décor, qui vous séparent de la magie à jamais. Ils sont dans la salle des machines. Il n'y a qu'à voir les métropoles, ce sont eux qui font tourner ces chimères gloutonnes. Ils savent tout d'elles,

pourtant le mystère c'est bien le seul véritable enchantement. Les en voilà privés.

Je sors le téléphone de ma poche, c'est devenu un automatisme. Je vérifie régulièrement. Au cas où Capu se manifeste. Il est pourtant sur vibreur, le téléphone, bien collé à ma cuisse. Impossible de louper un coup de fil comme avec ces sonneries qu'on n'entend pas dans le boucan des villes. Mais je vérifie quand même. Je vérifie tout le temps... Rien du tout. Si ! Au moment où j'allais le remettre dans ma poche, je reçois un message. Et du patron, en plus. Il m'annonce qu'il a besoin de moi demain plus tôt que prévu... Aucun signe de la môme. Il faut que je rentre, plus que quelques heures avant de retourner au boulot. Seulement, le temps qu'on remonte au nord il fera jour. Ah ! Et puis tant pis ! Est-ce bien la peine de se laisser cueillir par le sommeil pour s'en défaire aussitôt ?! Sur les conseils de Totor, je consens à prendre un grand café une fois de retour dans le vingtième. Je n'aime pas tellement ça mais il est question de tenir. Tout ce qui peut contribuer à résister à Morphée me sera nécessaire. Ça y est, le soleil se hisse au-dessus des immeubles. Totor continue de me parler des rues, des cages d'escalier, du prix des loyers. HLM à gauche,

duplex à droite, résidence pour retraités en face. Parquets, tapis, concierges, invasion de digicodes, nombre d'étages à gravir sans ascenseur, tout y passe. Les tribulations du livreur, en somme. Il m'accompagne jusqu'au boulot, s'assied avec moi juste à côté. Les grilles sont encore fermées. Sur notre banc on boit le café du bar-tabac dans des gobelets rayés. Il y a très peu de gens, dehors. Toujours les mêmes, des types en vert qui arrosent le sol pleine puissance. C'est le tout petit matin. Timide, pastel, angoissant. Je divague, moi. Je me laisse aller dans le fil des choses, je me rejoue même la journée. Totor est pris d'une quinte de toux affolante. Il commence à faire chaud. Sur les kiosques, les unes parlent d'un pic de pollution record. Tout Paris est asthmatique. Ça fait des semaines que ça dure. Chaque fois que le jour se lève, on étouffe. La toux s'est arrêtée mais Totor a du mal à respirer. Il n'y a rien à faire, il faut attendre que ça passe, qu'il me dit. Moi je continue d'observer le matin.



Huit heures. Totor est rentré dormir. Paname est aride jusqu'aux tuiles. Sèche et délirante. Elle s'émiette et colle à la fois, des cafés jusqu'aux wagons de métro remplis ras la lampe. Je n'ai pas bougé. Je pense au boulot. Au patron qui n'est jamais là. Que chacun suppose. Que personne connaît. Il est vide et tout ce petit monde s'évertue à le remplir ! Le pouvoir est un lieu creux, on y met ce qu'on projette, des craintes, des admirations, du tempérament, surtout du tempérament. Tout est faux. Le pouvoir n'est rien qu'une caisse de résonance que chaque employé fait vibrer d'imagination. J'ai essayé de m'investir, de me projeter. Pour oublier Capu, principalement. Je me rappelle lui proposer du chiffré, du malin, du créatif à la statistique, du grand saut avec filet de sécurité ! Du risque en chocolat ! Du joli rentable, en somme ! Il n'en veut pas. J'ai appris le métier

avec Lariol, un vieux loup qui connaît la typographie mieux que Gutenberg. Il s'en fout. Ce tout petit homme ne regarde que son fric et ses pieds. Il traverse son affaire le pas rapide, la nuque cassée, la bouche sèche. Il souffre chaque fois qu'on lui cause. Rien ne change. Rien ne bouge... Sauf moi ! Aujourd'hui la journée passe à une vitesse folle. Enfin une bonne journée ! Une qui ferait presque briller la boutique ! Je n'ai même pas le temps de penser à Capu. Tant mieux, j'enchaîne les impressions. Toutes les demi-heures on m'envoie un nouveau fichier à traiter. Les deux autres salariés discutent adossés à la relieuse. Mes allées et venues les font migrer de machine en machine. Eux font partie des planqués. Mon travail les déplace mais la conversation continue toujours. Quatorze heures et je n'ai pas fait de pause. Odeur chaude. De charogne et d'ammoniaque. J'ai les mains qui tremblent et l'œil qui recommence à tirer. Un léger flou s'installe dès que je ferme la paupière. Je tourne la tête vers le comptoir. Personne. Les deux bavards sont en pause déjeuner. Il faut que je tienne la partie boutique. Les petits ténias ! Ils ne se gênent pas ! Ils se goinfrent de ma bidoche suante ! Me suivent la langue traînante, pour pas louper une goutte. Plus je

dégouline et plus ils s'engraissent. Z'en rotent de joie ! Quand ils ne se tartinent pas de confidences, ils font semblant de causer « business ». Ils se musclent à coups d'anglicisme. Infidèles crotteux ! Trompeurs ! Ils culbutent l'english au bureau, comme ça, même pas gênés ! Les petits niqueurs, qui savent pas le coït, qu'ont l'érection modeuse ! Pinailleurs de « trends » ! Le français c'est de la dentelle pour Cro-Magnon. Savent pas y faire... C'est une langue qu'on finit pas de déshabiller, c'est autre chose que celles qui se donnent au premier mot. Le tout-commerce, voilà de quoi c'est la langue, l'english spoken d'aujourd'hui ! La business-langue... Qu'on soit d'accord j'ai rien contre l'english en soi, y a d'amazing phrasés, mais c'est l'english de start-up qui me boutonne jusqu'aux fesses. Un blabla tout-en-un-mot ! Symphonie d'open space ! Qui réduit la pensée. La novlangue. Participe aux douces dictatures... Je leur cause le moins possible aux deux autres. De toute manière, je parle rarement aux gens, quels qu'ils soient. Ils exigent trop vite des familiarités. Moi j'ai le dégoût des confidences. Il est impossible de se réconcilier avec un confident. On se promet une fâcherie à l'instant même où l'on se confie. Dix-sept heures, je pars me chercher un

sandwich triangle à la supérette d'en face. Quand je reviens, le patron est là. Il faut que je lui parle de mes samedis. Ça fait deux semaines que je rempile sans qu'il me les paye. Sans attendre je lance le sujet. Il fronce les sourcils en tapotant l'écran d'une des machines, comme pour vérifier autre chose. « Oh, le samedi c'est pas une journée complète, c'est une demi-journée. » Dix heures, dix-sept heures, une demi-journée ! Faut du culot pour être patron ! « Je préférerais que tu rattrapes ça, tu veux bien ? Disons que deux samedis ça te fait une journée complète à prendre ! » Paye-mou ! Emmancheur ! Et les deux autres qui écoutent tout, qui ne font même pas semblant de s'activer. Mon sang ne fait qu'un tour. Il me sourit comme si j'étais son fils : « Ça te fait un week-end de deux jours consécutifs ! » Il me balance ça comme une immense faveur et s'arrête au milieu du magasin, tout satisfait. Je ne sais même pas répondre. Je regarde son visage tout guimauve me jouer des airs de bienveillance et je comprends qu'il faut que j'agisse. C'est décidé, je claque la porte ! Le confort est un luxe, moi je n'ai que de l'impatience. De toute manière je n'ai plus rien dans le cœur ! À quoi bon travailler ! Je fous le camp une bonne fois pour toutes et tant pis

pour le loyer ! « Mes samedis, j'te prie ! » que je lui lance en lui tendant la main. Je veux mon solde et maintenant. Mon solde, mes affaires et tout le reste garanti ! Je veux mes sous et ne plus revoir cette foutue boutique ! Mes derniers sous de fin de contrat. De quoi tenir jusqu'aux ass'decs. Je prends mon chèque et je n'y remets plus les pieds. Il met du temps à comprendre que je suis sérieux, le patron, d'abord il reste au milieu de l'allée avec une expression d'ahuri sur la figure. Je réitère la demande. Il jette un regard aux deux autres puis il me propose de monter pour parler au calme. Je m'engouffre dans l'escalier qui mène à son bureau. Il a pas l'air secoué. Il est tout tranquille, pas perturbé du tout. Pour lui rien n'a d'importance. Je lui dis quand même que je donne beaucoup de mon temps, que je ne tiens pas de registre de nos différends mais que pour finir j'aimerais qu'il soit honnête. Aucune réponse. L'honnêteté c'est mauvais pour le négoce. Il compte les jours qu'il me doit et se lance dans un calcul farfelu puis griffonne une somme sur un morceau de papier qu'il déchire et me tend avant de se jeter en arrière sur son fauteuil. Je prends son bout de feuille et lui demande une explication. Il faut compter vite, se souvenir de tout, c'est

maintenant qu'il va devenir magicien, me faire disparaître des journées, apparaître des congés, repasser les cotisations et les charges dans des petits mouchoirs jusqu'au clou du spectacle : le chiffre griffonné sur le petit morceau de papier. Je le suis, je passe en revue le dernier mois à toute vitesse, parvenant même à rectifier une erreur. Ah ! C'est qu'il va pas me faire passer le dix de pique dans la manche ! Pas à moi ! « Bon, bon ! Si tu veux » qu'il me répond. Il consent à recalculer le total puis me jette le papelard à nouveau avec seulement quarante euros qui s'ajoutent à la somme. Quarante ? Pour deux journées entières ! Il ricane et m'explique gentiment que les lois de la fiscalité me sont bien étrangères, qu'il parle en net et qu'il faut m'estimer heureux. Je regarde une dernière fois le chiffre puis il me fait signer un document attestant la bonne réception de la somme avant de me confier le tout en coupures de banque. Une dernière poignée de main et me voilà libre de tout engagement. Adieu le patron, adieu les ténias, adieu la vieille Brigitte qui se relève de chaque AVC pour essayer de me vendre un peu plus de fournitures encore, qui me harcèle pour que je fasse signer des chèques au patron, qui voudrait que je lui porte son sac après m'avoir

enfilé. Les entubeurs ! Les vérolés du pognon !
Obsession !

En sortant je me sens quand même troublé. Cette fois tout est réglé, mes sous, mes congés, tout ! Mais j'ai encore la tête dans le travail et je sais pas bien ce que je vais faire maintenant. Je ne suis pas sûr de m'en être bien tiré, de cette dernière conversation. Dès qu'il s'agit de réclamer j'ai le virus de l'atténuation. Je n'ai pas le tonus syndicaliste, seulement la mâchoire et pas en toute situation. Je regrette déjà de ne pas avoir prononcé tel ou tel argument. J'ai l'esprit d'escalier... « Tu devrais pas tout abandonner à la colère ! » C'est ce que me dirait Capu si elle était là. Ma faiblesse a été de croire qu'avec de l'élégance et de la subtilité on pouvait faire agir quelqu'un. En fait, c'est tout le contraire, il faut des mots simples, un peu d'atavisme et des prud'hommes invoqués comme des virgules, pour ponctuer chaque phrase ! Je n'ai jamais pu menacer les gens, moi. Je renonce toujours à me venger. D'abord en colère mais très vite ailleurs, plutôt que de blesser j'ai toujours préféré souffrir. Je me suis emporté. J'ai laissé filer la véritable bataille. Celle des sous. Je m'en fous. Au milieu du boulevard, je me demande où aller.



C'est une nuit pâle, rouge comme une guerre. En tout cas pour le moment, parce qu'on sent tout de même que l'obscurité va peser sur le monde d'un instant à l'autre. Moi je n'ai plus l'âme à rien. Je m'engouffre dans la ville sans savoir. Je projette des trajectoires hasardeuses. Je ne fais d'ailleurs plus partie des précis. De ceux qui ont une direction en tête, qui n'agissent pas à l'humeur mais à la trotteuse. Prêt à monter dans le bus, je fais soudain demi-tour. Je bouscule tous ces gens qui épousaient le même élan que moi il y a encore quelques secondes. Je sais bien que depuis le plancher du bus on me condamne du regard, qu'on soupire et qu'on me méprise pour mon indécision. Mais c'est comme ça, ce soir je sens les convenances me quitter. Je ne fais bientôt plus attention à ma posture. Je me sens marcher tête en avant, penché vers l'impossible horizon, mû par un étrange

élan, celui du désespoir. Chaque fois que j'en croise un comme moi, il se cramponne à une canette de bière bon marché. Je n'ai pas levé la tête depuis plusieurs minutes. Et si j'étais passé à côté de Capu ? À cette pensée je frissonne. Si j'avais loupé ma douce ? Ridicule ! Je me reprends, j'en rigole, de ma naïveté. Comme si Capu était dans le coin. Comme si Capu voulait encore me retrouver. Le temps effacera tout. Son œuvre a commencé. Mon visage, nos promenades et nos aventures. L'avenir c'est l'oubli. Pourtant j'étouffe, à m'imaginer tomber dans le néant, dégringoler des mémoires au fil des jours. Je lève les yeux pour respirer. En face de moi se dresse l'église de Jourdain. Elle a quelque chose de familier. Comme un lien de parenté avec le château de la grisâtre où je me suis réfugié autrefois. Il existe des lieux qui en appellent d'autres, qui sont liés par on ne sait quoi. C'est peut-être bien un mystère ou peut-être bien des infirmités de l'esprit qui font voir de l'enfance partout. N'empêche que je n'arrive pas à m'arrêter de penser à la grisâtre quand je la vois provoquer le ciel, cette église. Elle est étranglée par deux tours qui lui font comme des cornes. Tout y est démesuré, contrasté jusqu'à l'impensable. Du vertige des tours je me trouve

happé par la petitesse des grilles qui entourent le lieu. Si petites qu'un enfant les enjamberait. En considérant le monument entier j'en comprends le surnaturel. C'est un immense navire pris dans le ciment. Un merveilleux navire qui fend le moderne, peuplé de chimères et de miséreux. Autour de lui se blottissent des hommes et des chiens. Sur ses marches on trouve du mauvais vin et quelques pièces rouges dans des gobelets. De l'alcool se renverse et tache la pierre. C'est un de ces chiens au poil sans couleur, collé par endroits, sale et blessé, qui vient de briser une bouteille. Sa patte morte l'a fait vaciller de la marche et maintenant les hommes se précipitent sur la bête pour la battre. Craintive mais boiteuse, elle s'enfuit jusqu'aux grilles, n'encaissant que deux coups de pompe sur la dizaine qui lui étaient destinés. Ils ont la rétine noyée dans du jus de foie, ses maîtres. L'alcool ça vous fait le blanc des yeux bien jaune à la longue. Ça vous fait dégorger l'âme au bord des paupières. D'un coup je rentre le menton dans ma veste, pris par un frisson. Alors qu'on suffoquait il y a encore quelques heures, de la vapeur s'échappe maintenant des bouches des clodos. Sur la place les femmes s'emmitouflent dans de gigantesques écharpes, le buraliste se frotte les épaules. Je

poursuis ma route, contournant l'église pour me rendre vers l'école primaire. Il n'y a que deux marcheurs sur mon trottoir. Des marcheurs dont l'allure indique qu'ils rentrent du travail, impossible d'en douter. C'est un état, rentrer du travail. Je le sens, ça saute aux yeux pour quelqu'un qui le connaît. C'est entre l'empressement et la contrariété. Encore préoccupés, pas complètement débarrassés des humiliations du jour, les deux marcheurs se précipitent tout de même droit vers l'habitude. C'est le seul moment de solitude qu'ils connaissent, le retour du travail. Y a que là qu'ils s'entendent penser. Je ne sais pas si j'ai bien fait de quitter le boulot, moi. C'est ce qui me maintenait parmi les fréquentables. Ça m'empêchait de basculer définitivement dans les ombres. Voilà que maintenant je creuse les ténèbres en solitaire.

Le pavé ne m'est pas inconnu, ici. Cette rue qui remplit tout un pont, qui surplombe le Paris qui descend ! Ah, cette rue ! C'est qu'elle me fait revenir à moi ! Elle habitait ici, Capu, quand elle m'hébergeait, au tout début de nos amours. Je me souviens bien. C'est d'ici qu'on a foutu le camp le soir des attentats. Au sixième, que c'était ! Oui, voilà, au sixième ! Il y a de la lumière, là-haut. Un type fume une cigarette

dans la cuisine. Le nouveau locataire, sans doute. Je me demande si elle a pensé à venir ici, Capu. À transformer le passé en rendez-vous. J'attends un peu. Dans cette rue que la nuit dévore par les deux bouts, plus personne ne passe. Alors je me remets en route vers les escaliers qui mènent aux rues en contrebas. C'est une promenade qu'on faisait souvent. Il y a là un immeuble qui n'a plus que la façade et rien derrière. Il est comme éventré, des gravats ras les trous qui accueilleraient jadis des fenêtres. Les étages au milieu, tout mélangés dans les décombres. À l'époque la mairie annonçait à peine sa destruction. Le voilà presque à terre, ne subsiste que cette absurde façade qui ne cache même pas les ruines. Je poursuis vers le parc. Les gardiens ne vont pas tarder à fermer les grilles, si ce n'est pas déjà fait. Je n'ai aucune idée de l'heure. Je saisis mon téléphone. Pas de message de Capu. Je le remets aussitôt dans ma poche. J'ai oublié de regarder l'heure. Peu importe, une grille est encore ouverte, je m'y précipite. Le parc est plongé dans un brouillard semblable à ceux des cimetières. Une brume de mort qui ne décolle pas. Autour de moi les troncs se convulsent, se mélangent, se tordent jusqu'aux cimes, engloutis par une nuit si épaisse qu'elle se change en feuillages. Je

parcours des continents courbés. Le froid joue avec mes côtes. Des chemins sinueux m'invitent au délire, à disparaître entre les branches et les roches. On se croirait juste avant la mort, sur les dernières collines du monde. J'entends les corneilles s'agiter, tout au-dessus du brouillard. Leurs croassements déchirent le silence. C'est étonnant comme le parc se confond avec la nuit. Les chemins, les arbres et la brume s'imitent pour tromper l'esprit. Avec Capu nous avons tant arpenté ces chemins. On a beau chaque fois les emprunter ils ne sont jamais les mêmes. Capu... Ça fait des mois que je sombre. Je ne tiens plus. Je ne fais qu'attendre un signe. Il a peut-être des nouvelles, Lariol. Ça coûte rien d'appeler ! Et puis ça me ferait du bien un peu de littérature ! Une fois les escaliers grimpants derrière moi, seul face à l'eau, à contempler la nuit depuis le belvédère, je décide de l'appeler. « Ah ! Sitouille ! Comment ça va mon p'tit Sitouille ? ! » Je lui dis que ça peut aller, sans développer davantage. Elle n'a aucune importance, mon humeur. « T'as déposé l'roman aux maisons dont j't'ai parlé ? Tu l'as fait lire à Éric de la BNF ? Éric il est costaud, s'il pense qu'il y a quelque chose il fera l'nécessaire... » Avec la disparition de la môme, je ne me suis occupé

de rien. J'ai laissé le manuscrit dans un placard, j'ai honte maintenant qu'il m'en cause. « Peu importe, mais fais-le sérieux, tu tiens un truc et tu l'laisses mourir. T'es un peu comme mon père, en fait. Mon père il f'sait ça. Un jour il est parti chercher des allumettes et il est rev'nu trois semaines plus tard. Faut pas faire ça. Plus personne attend les allumettes quand tu r'viens. Tu comprends, l'truc ? » Bien sûr que je comprends. Il arrive toujours à m'arracher un sourire, Lariol, même en me cartonnant. Il a des métaphores tellement saugrenues qu'elles en deviennent oulipiennes. Je me demande bien ce que je fais encore à Paris, loin de tout ce qui me réchauffe le cœur. Loin de Lariol, du p'tit Max, ou bien même de la grisâtre, de ma banlieue que je ne fais que regretter ces temps-ci. « Non, aucun message de Capu, tu penses bien que je t'aurais, c'est même pas "immédiatement" l'terme, c'est "simultanément", tu penses bien que je t'aurais si-mul-ta-né-ment averti, gars. » Je m'en doutais déjà mais entendre ses tournures de phrases si particulières, ça m'est parfois nécessaire pour mieux replonger dans le cauchemar. « Faut qu'tu continues à écrire, gars. Un écrivain ça écrit. J'te laisse Sitam, faut qu'je file. Passe nous voir bientôt. » Il ne cherche jamais à me consoler, Lariol.

Il ne me questionne pas sur la santé ni sur le moral, il sait bien notre impuissance alors il me cause vrai. D'ailleurs il a raison de me bousculer sur l'écriture. La sclérose va me bouffer le tronc avant que je m'en rende compte. Je ne peux plus perdre de temps à espérer, foutu que je suis ! Il faut bien que je mette tout en forme, que je laisse une trace, une fulgurance, une œuvre, un miracle ! Vite ! Il faut vite que j'écrive, que je désintègre mes prédécesseurs, le temps presse ! Bientôt je serai ralenti, tout gâteux, balbutiant. Bientôt la sclérose aura raison de ma vitesse. Je ne serai plus qu'un parmi les autres, incapable de légèreté. J'ai envie d'en chialer tellement je me sens impuissant. Tellement j'en crève de savoir que je ne serai bientôt plus moi-même. La vitesse ! C'est bien ma seule qualité. Sans vitesse je ne suis rien. Les êtres d'approfondissement sont inaltérables. Ils sont toujours plus passionnants avec l'âge, plein de dédales et de galeries secrètes. Toujours consistants car soumis à une seule loi, celle de la patience. Moi je ne suis qu'un éclair, tout mon être réside dans un raisonnement projeté à toute allure. Lariol le sait bien, il est de la même foudre ! À ma place il se dépêcherait, voilà ce qu'il ferait ! Il noircirait des pages et des pages à en perdre le goût des

autres ! Au lieu de ça j'attends désespérément Capu qui ne reviendra jamais... Avant d'être amoindri, misérable, pataugeant dans la pensée comme un animal piégé, avant tout cela, il faut que je produise de quoi racheter toute ma lenteur future. Il faut que je sois génie parmi les génies pour en finir avec moi-même. Vite ! Que je produise de quoi disparaître ! Un deuxième roman, la suite du premier ! Avec plus encore ! Et tout lié, comme les grands chefs-d'œuvre ! Ce sera mon dernier tour de piste ! J'ai des fragments plein les poches qu'il faut que j'articule en monument. Fouiller les vagues intuitions. En extraire tout le précis. Que personne s'était formulé avant. Pour que ça résonne comme une révélation familière. Quelque chose qui se dénoue de l'intérieur. C'est tout ce qu'il me reste à faire. Pour le moment, je tente de suivre les chemins déformés. Se rapprocher de la ville n'est pas si aisé avec ces sentiers qui vrillent, se retournent sur eux-mêmes et se penchent à nouveau vers le lac. Tantôt proche tantôt loin, les distances s'étirent et se dégonflent. Il faut se fier aux lumières lointaines et couper à travers la brume... C'est bien la première fois que je pense à en finir quand je ne tiendrai plus. Je progresse dans le cauchemar et je découvre des démons

que je n'imaginai pas. J'ai la mort dans l'oreille qui ne s'arrête plus de hurler, me voilà tout au fond de la solitude, la vraie, celle où même les pensées sont désertes. Inhabitées.



Ça toque. C'est au moins la troisième fois. Les deux premières se mélangeaient au sommeil. « Sitam ! » Mes paupières se décollent mais la chambre est entièrement floue. Autour de moi des feuilles vierges, un début de manuscrit, une assiette de pâtes. C'est un petit appartement tout en long, comme un couloir, avec une cuisinière qui repousse le canapé-lit jusqu'à la salle de bains, puis un chiotte qui paraît posé dans le bac à douche, coincé entre le mur et l'évier. Tout l'appartement semble se jeter vers la fenêtre. Toc ! Toc ! Toc ! Toc ! Toc ! « Sitam, c'est moi ! » Totor ! Je reconnais sa voix. Il a l'air contrarié. Je me lève, me frotte les yeux et fourre l'enveloppe qui contient mon dernier salaire et mes indemnités sous le canapé. « T'es là, vieux ? » Je lui ouvre la porte et le voilà qui se précipite dans mes bras. « Elle m'a viré, vieux. Elle m'a viré, putain... C'est terminé. » À la

rue, le Totor ! Lâché par sa dulcinée ! « Elle est plus amoureuse, qu'elle dit ! Qu'est-ce tu veux faire dans un cas pareil ? Qu'est-ce tu veux faire ? » Rien. Absolument rien. On est bien d'accord. Il s'installe dans le canapé et me raconte l'expulsion. Il a la larme à l'œil, il l'aimait sa Lucie. Il faut bien deux bonnes heures pour qu'il arrête de la faire tourner en boucle cette scène d'adieu. Il me la raconte sous toutes les coutures. Je le fais revenir dans le concret. En lui demandant ce qu'il compte faire. « J'vais r'bondir, vieux, j'vais r'bondir. Y a c'boulot qu'j'ai toujours refusé... Là j'ai plus l'choix... Ça paye pas assez les courses... Puis ça changera pas tellement. Picker chez Amazon. C'est un ami qui travaille dans un de leurs entrepôts, je sais plus trop l'quel, qui m'a dit que j'conviendrais. Faut être agile pour scanner l'plus possible de colis. Ça d'vrait l'faire, j'suis un rapide. Enfin j'te parle de ça, mais ça date. C'est même pas sûr qu'ils cherchent encore... Il me faut des fiches de paye, un CDI, trois fois le loyer pour m'retrouver une piaule. Plus amoureuse... Putain... J'suis même pas en colère... J'suis tout vide... Tout vide... » Il s'en remettra de cette année de vie commune. C'est dégueulasse l'oubli, mais ça le prendra comme nous tous. « J'ai nulle part où

crécher... » qu'il reprend. Je lui jette les clés et lui propose d'aller faire un double chez le serrurier d'à côté. Les larmes lui reviennent alors qu'il me remercie mille fois. J'ouvre le petit frigidaire pour lui proposer à boire mais il est complètement vide lui aussi. Merde ! Mon traitement ! Je n'ai plus de traitement. Les piquouzes sont dans le frigo, toujours ! Là y en a pas une, que dalle ! Mon manteau, l'ordonnance est dans mon manteau. Il faut que je fonce à la pharmacie. Je ne sais même pas quelle heure il est. Mon portable indique huit heures et demie. Il faut que j'aille vite à la pharmacie, elle va bientôt ouvrir. J'espère qu'ils l'auront en stock, mon traitement. Quel imbécile j'ai été de ne pas l'avoir commandé. Je m'expose à de telles poussées au moindre oubli ! Je répète à Totor de faire le double, il faut que je file. Il sort de ses pensées rien qu'une minute pour me montrer qu'il a entendu. Je l'aperçois qui me sourit sans conviction alors que je ferme la porte.

Une jeune femme ouvre les grilles de la pharmacie. Tous les mois je récupère mon paquet de seringues. Mon traitement direct dans le muscle. Rien que d'y penser ça me sort du supportable. Avant c'était une fois par jour. Pénible mais sans effets secondaires. Le nouveau me laisse du répit

pour mieux me retourner le jour J. Ce n'est qu'une fois par semaine, c'est toujours ça ! Le mercredi. Fièvre, migraine sur migraine, gorge brûlante puis frissons jusqu'aux orteils, le corps secoué de folles températures. Comme une nouvelle espèce de grippe qui revient chaque fois. Il faut que je la contienne à grand renfort de comprimés. C'est une lutte suante que je mène là. Je ne me défais du traitement qu'aux alentours de vingt-deux heures. Jamais avant. Il m'assèche, me ralentit, me réduit la patience en miettes. Ravagé ! Tout à reconstruire. Le mercredi, ça me bouche l'horizon. Le moindre bruit devient insupportable, je suis inapte au monde. Seul avec mon bourdonnement... Ça y est, c'est ouvert, la grille est remontée jusqu'à l'enseigne. C'était un chouette gars mon petit pharmacien d'avant. Il avait la délicatesse de vous regarder dans les yeux avant d'entamer le commerce. Plusieurs fois on a discuté. Il m'a parlé des laboratoires qu'il a quittés. Il m'a raconté comment ils élaboraient des médicaments qui n'avaient pas pour but de guérir mais seulement d'atténuer les effets de la maladie. Qu'ils ne cherchaient même pas, en général, comment la détruire, la maladie. Qu'il fallait qu'elle continue à se manifester, surtout ! Il m'a dit à quel point j'étais rentable

parce que la chronique, cette maladie qui revient sans cesse, elle assure un revenu régulier aux laboratoires. Qu'un bon traitement c'est un traitement à vie et qui se paye comptant ! Pour la sclérose, il savait pas exactement, mais pour la plupart des chroniques, comme il les appelait, c'était ce qu'il avait constaté. Soigner sans guérir, c'est l'avenir du monde. Quoi qu'il en soit il prenait des nouvelles, se renseignait pour moi. Je suis un anxieux, faut préciser que j'ai été élevé dans le principe de précaution, j'en suis trempé. Difficile de reprendre son souffle. Et puis un jour il a disparu, le petit pharmacien. Je n'ai plus vu que la jeune femme qui ouvre les grilles maintenant. Ça m'a fait tout drôle. Un peu comme si j'avais perdu un ami à tout jamais... Qu'est-ce que ça veut dire connaître quelqu'un ? Avec lui je n'avais pas tant causé que ça, je n'en savais pas tellement sur la manière dont il raclait son assiette ou comment il concevait ses week-ends, mais j'avais l'impression d'en savoir beaucoup plus à la fois. Beaucoup plus que sur des amis, des quotidiens je veux dire. En ignorant toutes ces choses je n'avais gardé que l'essentiel. Ce qu'on n'arrive plus à voir à cause des manies, des contrariétés puis des habitudes. Alors je suis resté là, idiot. Comme un orphelin. On peut être

orphelin d'un ami. J'en suis persuadé. Voilà la nouvelle qui revient de la réserve. Elle me donne mes piqûres sans vraiment comprendre de quoi je suis atteint. Ça n'a pas d'importance. Il ne faut pas que je traîne, le traitement doit rester au frais et ici la température n'en finit plus de grimper avec le jour qu'avance.